

DOMINIQUE LENFANT

LE MEDECIN HISTORIEN

« Il est naturel pour un médecin d'écrire l'histoire ». Ainsi s'exprimait au II^e siècle de notre ère, dans la préface de ses *Histoires parthiques*, le médecin militaire Callimorphos, semblant ainsi donner une place de choix à la profession médicale parmi les « métiers d'historiens ». Il est pourtant significatif que ce rare cas d'historien-médecin ne nous soit connu que par une allusion de Lucien¹, dans un contexte où il se plaint précisément que tout le monde se mêle d'histoire², même un médecin, en l'occurrence³. De fait, si l'on conçoit que Polybe, fort de sa propre expérience, ait plaidé pour une histoire écrite par des hommes politiques, nul n'a jugé indispensable que l'historien eût des compétences de médecin : les rapports entre activité médicale et écriture historique ne paraissent pas aller de soi.

Callimorphos justifie son propos en disant qu'« Asclépios est le fils d'Apollon, conducteur des Muses et patron de toute culture (*paideia*) » – ce qui semble à première vue un peu court. Est-ce à dire que la culture du médecin le prédisposerait à l'écriture de l'histoire ? Il est vrai que, sous l'angle biographique, on relève plusieurs points communs dans les itinéraires personnels de nombreux médecins et historiens, et notamment la pratique du voyage, que ce dernier ait été voulu ou subi : l'exil, on l'a souvent noté, fut le lot commun d'un certain nombre d'historiens, d'Hérodote à Polybe en passant par Thucydide, Ctésias et Xénophon. Et l'épigraphie atteste qu'à l'époque hellénistique, il n'était pas rare que les historiens fussent itinérants⁴. Quant aux médecins, il n'est que de songer à ce Démocédès qui, parti de Crotona, exerça successivement ses talents à Égine, à Athènes

¹ *Comment il faut écrire l'histoire* 16 = *FGrHist* 210 F 1-3.

² *Comment il faut écrire l'histoire* 2.

³ Lucien considère ailleurs (§ 39) la médecine de cour comme un obstacle à l'écriture d'une histoire de qualité, sous prétexte que le médecin-historien est alors condamné à faire l'éloge du souverain. Citant le nom d'Artaxerxès, il vise apparemment Ctésias, sans grand fondement, semble-t-il (Lenfant 2004, p. 229 n. 48).

⁴ Chaniotis 1988.

et à Samos, d'où il accompagna son employeur du moment, le tyran Polycrate, à Magnésie, où il fut capturé par le satrape Oroïtès, passant alors à Sardes, puis à la cour de Darius, à Suse⁵, qu'il réussit à quitter en accompagnant une mission de reconnaissance perse, laquelle partit de Sidon et suivit le littoral grec jusqu'à Tarente, où le médecin put échapper à ses compagnons perses. Si cette histoire n'est sans doute pas banale⁶, c'est un fait que, de manière moins rocambolesque, tout comme les sophistes et philosophes, les médecins étaient souvent itinérants et pouvaient passer d'employeur en employeur. Sans même tenir compte des médecins de cour, généralement venus de loin, songeons que les praticiens se déplaçaient souvent en fonction des maladies et de la demande : quand les cités éalisaient à l'année un médecin public appelé à soigner leurs ressortissants, il s'agissait le plus souvent d'un étranger mis en concurrence avec d'autres⁷. Le second point commun entre historiens et médecins est dans la pratique d'une écriture plus ou moins liée à leurs voyages. S'il est inutile d'insister sur les cas d'Hérodote, Thucydide, Ctésias, Xénophon ou Polybe et sur le rôle variable joué par l'exil dans leur vocation d'historiens, rappelons que les médecins itinérants avaient aussi l'écriture facile. Témoins les auteurs des *Épidémies*, traités hippocratiques qui présentent des fiches de malades décrivant l'évolution de la maladie au jour le jour, mais aussi des tentatives de synthèse sur les maladies survenues en tel endroit à telle saison, voire des conclusions médicales plus générales⁸. L'auteur du traité hippocratique des *Airs, des Eaux et des Lieux* prétend même indiquer au médecin itinérant comment prévoir, à l'arrivée dans une cité, sur simple observation des facteurs environnementaux, les types de maladies qui risquent d'y sévir (1-2). De ce point de vue, assurément, notre Callimorphos n'avait pas tort de suggérer l'existence d'affinités dans la formation intellectuelle de nombre d'historiens et de médecins : historiens et médecins ont été souvent des voyageurs, mais aussi des lettrés, les médecins étant au minimum des lecteurs de leurs prédécesseurs, voire les auteurs d'œuvres écrites.

Pourtant, les deux activités ne peuvent être mises sur le même plan. La médecine est un métier, elle présuppose une formation, souvent transmise de père en fils, mais aussi dans le cadre d'écoles médicales – ce qui n'exclut pas, il est vrai, la coexistence de formes de médecine plus rudimentaires. C'est une activité rémunérée, de quelque manière que ce soit. Quand un même homme est historien et médecin, la postérité, at-

⁵ Hérodote III, 125, 129, 131.

⁶ Ses péripéties distrayantes n'ont pas manqué d'éveiller des soupçons sur tout ou partie de son historicité. Cf. Griffiths 1987, pp. 37-51.

⁷ Sur la médecine itinérante d'époque classique, cf. Jouanna 1992, pp. 48-50. Sur les voyages d'Hippocrate lui-même, principalement en Thessalie, p. 43-58. Sur les voyages de médecins attestés par l'épigraphie, cf. Samama 2003, pp. 25-27. Sur le médecin public : pp. 38-42.

⁸ Pour une présentation commode des *Épidémies*, cf. Jouanna 1992, pp. 535-538.

tachée aux textes qu'il a pu laisser, le classe comme historien, mais c'était en son temps, d'abord et avant tout, un médecin, pour qui l'écriture de l'histoire ne fut qu'une activité seconde, voire secondaire, de l'ordre du loisir.

En fait, les médecins historiens qui nous sont bien connus sont extrêmement rares : on n'en voit guère d'autre que Ctésias de Cnide. On commencera donc par se demander si, dans son cas, la conjonction en un même homme de ces deux centres d'intérêt fut le simple fruit d'un hasard, lié aux circonstances particulières de sa vie. Puis, passant de la biographie à l'épistémologie, on remontera dans le temps pour envisager les affinités plus profondes entre histoire et médecine grecques, telles qu'on peut les observer, dans les décennies précédant Ctésias, dans les œuvres du « père de l'histoire » et du « père de la médecine », puis, sous d'autres formes, dans le récit d'un Thucydide. Ces affinités étant précisées, on reviendra sur Ctésias en considérant cette fois le contenu de son œuvre de manière à voir si sa formation médicale a laissé des traces particulières dans ses écrits d'historien. On tentera pour finir de situer ce cas dans une histoire plus large.

Ctésias, un médecin devenu historien par un simple hasard de la vie ?

À voir les seules circonstances de la vie de Ctésias, il y a un lien de cause à effet évident entre ses compétences médicales et sa vocation d'historien : membre de la famille des Asclépiades et parent d'Hippocrate, formé à l'école de Cnide dans la tradition familiale⁹, il fut capturé par les Perses à la fin du V^e siècle avant J.-C., en des circonstances inconnues, et c'est à ce titre qu'il passa, contraint et forcé, au service du Grand Roi et de sa famille, qu'il fréquenta ainsi plusieurs années, dix-sept ans s'il faut en croire Diodore. Après son retour dans la région égéenne, il publia à l'intention des Grecs une description de l'Inde (*Indica*) et une très longue histoire de Perse (*Persica*), que l'on ne connaît plus qu'à travers des fragments¹⁰.

Durant son séjour en Perse, il fut en situation de faire de nombreuses découvertes. Il devait d'abord suivre le roi dans ses migrations saisonnières, de résidence royale en résidence royale. Il eut même à le suivre sur le champ de bataille, puisqu'il l'accompagna à Cunaxa, où il se trouva en même temps que Xénophon, mais dans le camp adverse. Il eut alors à soigner, s'il faut l'en croire, la blessure légère qui fut infligée au roi par son frère. Durant cette période, il put aussi assister aux conflits qui sévirent au sein même de la famille royale quand Cyrus le Jeune entreprit de remplacer son frère sur le trône. Il devait aussi jouir de quelque

⁹ Sur la transmission du savoir médical à l'intérieur du *génos* des Asclépiades, cf. Samama 2003, pp. 19-20.

¹⁰ Sur toutes ces données, je me permets de renvoyer à Lenfant 2004, notice et témoignages.

confiance au-delà de son domaine d'action proprement médical, puisqu'il servit d'intermédiaire entre Conon, Évagoras et le roi dans les négociations qu'ils eurent au tout début du IV^e siècle, sans doute en raison de sa pratique du grec¹¹. En dehors du roi, il avait aussi pour patientes les femmes de la famille royale, et il est un des rares Grecs à avoir pu établir avec elles quelque contact¹², notamment avec Parysatis, dont il semble avoir été proche. Il disait, en tout cas, avoir discuté avec elle d'autres questions que de santé, en particulier de souvenirs du passé. Des membres de la famille royale pouvaient enfin lui demander de prodiguer ses soins à l'un de leurs protégés, et c'est ainsi que Parysatis le pria de veiller sur Cléarque dans sa prison de Babylone. Témoin d'événements contemporains, auditeur de récits du passé, acteur même à l'occasion, le médecin se trouva donc découvrir, de par la situation où l'avait placé sa profession, toutes sortes de données dont nous ne retenons ici que les plus assurées¹³. Ajoutons qu'étant préposé au seul service de la famille royale, il devait disposer de quelque loisir.

C'est l'occasion créée par l'exil qui aurait fait de lui un historien. L'exil, on l'a rappelé, a souvent favorisé chez les Grecs l'écriture de l'histoire : il créait une distance intellectuelle avec le lieu d'origine, privait l'homme de toute action politique, lui donnait des loisirs forcés, lui inspirait le désir de communiquer avec le monde quitté un temps, lui donnait accès à de nouvelles sources d'inspiration. Cet exil doré lié à sa condition de médecin, qui lui permit de disposer de toute une matière sur le monde perse qui l'entourait, contribua sans doute à déclencher chez Ctésias la vocation d'historien.

Mais les circonstances de la médecine de cour n'avaient rien d'un déterminisme : d'autres médecins grecs avaient précédé Ctésias auprès du roi sans devenir pour autant historiens, tels Démocédès de Croton ou Apollonidès de Cos. L'un et l'autre avaient eu des contacts proches avec des membres de la famille royale, le roi, mais aussi des femmes de son entourage : Démocédès n'avait-il pas soigné l'abcès au sein de la femme de Darius, non sans lui demander en échange, s'il faut en croire Hérodote, d'inciter Darius à marcher contre la Grèce¹⁴ ? Quant à Apollonidès de Cos, ce fut sans doute le médecin grec qui eut les relations les plus in-

¹¹ Il est assez banal que les médecins de cour aient l'occasion d'acquérir une place de choix, comme ce fut le cas chez les souverains hellénistiques et les empereurs romains. Cf. Marasco 1996, pp. 435-466, et Samama 2003, pp. 66-68 avec bibliographie.

¹² Sur les cas, sur ce point similaires, de Démocédès de Croton et d'Apollonidès de Cos, voir ci-dessous.

¹³ Il disait aussi avoir consulté des « parchemins royaux », *basilikai diphtherai*, sur l'usage, voire l'existence desquels les Modernes se montrent parfois dubitatifs. Cf. Briant 1996, p. 14, Lenfant 2004, p. xxxvi sq. ; Stronk 2004-2005, pp. 101-122, spéc. pp. 106-116. Certains poussent le scepticisme jusqu'à penser que Ctésias a inventé son séjour à la cour pour pouvoir se parer de la qualité d'homme bien informé (Dorati 1995, pp. 33-52).

¹⁴ Hérodote, III, 133-134.

times avec une princesse perse : d'après le récit même de Ctésias (F 14 § 44), il avait persuadé Amytis, veuve volage du noble Mégabyze et sœur du roi Artaxerxès Ier, que, pour soigner sa maladie de l'utérus, elle devait coucher avec lui. Que ce médecin n'ait pas eu le temps de songer à écrire se conçoit, à vrai dire, aisément, étant donné la suite de l'histoire : la maladie d'Amytis ayant rafraîchi ses ardeurs, il fut dénoncé par la princesse, ce qui lui valut d'être soumis à de longues et atroces tortures avant d'être enterré vivant¹⁵. Quant à Démocédès, ses aventures remontent à la fin du VI^e siècle, époque antérieure à l'éclosion de l'histoire en Grèce – ce qui est certainement fondamental.

Il faut en effet faire intervenir, au-delà de la situation biographique, le contexte intellectuel. Ce n'est que dans la 2^e moitié du Ve s, à la génération précédant Ctésias, que se développe pleinement l'écriture de l'histoire, dans le même temps que s'affirme l'écriture médicale à l'intérieur de l'école hippocratique. On retrouve ici la *paideia* indispensable à l'historien. Si Ctésias découvrit en exil une matière *nouvelle*, c'est qu'il connaissait les histoires antérieures de la Perse, notamment les *Persica* d'Hellanicos et l'*Enquête* d'Hérodote, qu'il cite à l'occasion pour leur reprocher leurs dires ou leurs méthodes. Il jouissait donc d'une culture livresque, liée à son milieu et à sa formation, et qui fut sans nul doute déterminante dans l'éveil de sa vocation.

Si l'homme devint historien, c'est donc doublement lié à sa condition de médecin, d'abord parce qu'elle le mit en situation de disposer d'informations inédites – ou, pour les plus sceptiques, de pouvoir revendiquer ce privilège –, mais aussi, plus fondamentalement, parce que sa formation de médecin, dans le milieu cultivé des Asclépiades, lui avait donné accès aux écrits antérieurs des Grecs sur la Perse, voire, plus largement, à des méthodes d'investigation et à des centres d'intérêt variés. La parenté entre intérêt médical et intérêt historique avait en effet des racines antérieures, et plus profondes qu'il n'y paraît d'abord.

Hérodote et Hippocrate : des points de contact entre historien et médecin

Des affinités entre histoire et médecine se manifestent dès le moment où éclosent les œuvres de ceux que nous considérons respectivement comme le « père de l'histoire » et le « père de la médecine ». Les œuvres d'Hérodote et d'Hippocrate¹⁶

¹⁵ Commentaire de l'épisode envisagé sous l'angle médical : Lenfant 2004, p. 269 n. 575 et Tuplin 2004, pp. 305-347, spéc. pp. 332-335.

¹⁶ Par Hippocrate, on entendra ici l'auteur des premiers écrits médicaux, comme *La Maladie Sacrée* et *Airs, eaux, lieux*, que l'on s'accorde à considérer comme quasi contemporains de l'œuvre d'Hérodote. Pour des comparaisons entre Hérodote et *Airs, eaux, lieux*, voir entre autres Heinimann 1972 ; Lenfant 1991, pp. 111-122 ; Jouanna 1992, pp. 319-327 ; Thomas 2000, pp. 104-109 ; Jouanna 1996, *passim* ; Thomas 2006, pp. 60-75, spéc. pp. 65-66.

présentent ainsi des ressemblances frappantes, tant sur le plan de la méthode qu'en ce qui concerne la matière et les centres d'intérêt. On observe chez l'un et l'autre une même attention aux données concrètes, un même souci de la preuve, une même approche empirique¹⁷. On trouve chez Hérodote l'écho de théories médicales avancées à la même époque dans les écrits hippocratiques¹⁸. Il s'agit d'abord de conceptions relatives à la santé. Ainsi, Hérodote affirme que les changements, notamment les changements de saisons, sont la principale cause de maladie (II, 77) et c'est précisément un facteur étiologique volontiers mis en avant par l'auteur du traité hippocratique *Airs, eaux, lieux* (XI, 1 et *passim*). De même, en faisant allusion à la maladie « que certains appellent sacrée » (III, 33), il manifeste sa connaissance des controverses sur les causes de l'épilepsie, divines pour certains, naturelles pour d'autres, débat qui agitait le milieu médical lui-même, puisque c'est l'objet du traité de la *Maladie sacrée* que de réfuter l'explication divine au profit de l'explication naturelle. Mais les parentés sont plus frappantes quand l'historien et le médecin abordent un domaine qui, d'un point de vue moderne, n'est ni proprement médical ni proprement historique, celui de l'influence de l'environnement naturel sur les différences ethniques. Si l'ethnographie est une composante essentielle du récit d'Hérodote, elle a aussi sa place dans le traité hippocratique *Airs, eaux, lieux* : après une première partie qui porte sur l'influence de l'environnement sur la santé (1-12), la seconde traite de son influence sur les caractères ethniques et explique même par ce biais les différences physiques et morales entre Européens et Asiatiques (13-24)¹⁹. Ainsi, par exemple, un sol mou, gras et bien arrosé produit, selon l'auteur, des hommes charnus, sans résistance, généralement lâches et sans génie technique, alors qu'une terre avare et sèche produit des hommes courageux, travailleurs et ingénieux. Toujours selon le médecin, cette influence du milieu peut néanmoins être contrée, sur certains points, par celle des coutumes (*nomoi*) et des institutions politiques, notamment en ce qui concerne le comportement à la guerre : un régime politique égalitaire inciterait à la bravoure, à l'inverse d'un régime despotique. Or, on trouve chez Hérodote des affirmations comparables, comme dans le paragraphe final où Cyrus avertit les Perses que « les pays mous font habituellement des hommes mous, car la même terre ne saurait faire naître à la fois des produits remarquables et des hommes braves au combat » (IX, 122). De même, dans l'avertissement qu'il adresse à Xerxès, Démarate souligne combien la loi (*nomos*) fait des Lacédémoniens des guerriers redoutables (VII, 104). Passons ici sur le fait

¹⁷ Cf. Lateiner 1986, pp. 1-20.

¹⁸ Heinimann 1972, notamment l'appendice ; Althoff 1993, pp. 1-16 ; Thomas 2000, pp. 29-42.

¹⁹ Pour une présentation d'*Airs, eaux, lieux*, cf. Jouanna 1996 et Thomas 2000, pp. 86-98. Sur l'influence de l'environnement sur les caractères ethniques chez Hérodote et Hippocrate, cf. Lenfant 1991, spéc. pp. 111-116.

qu'il y ait entre l'historien et le médecin des différences sensibles dans l'appréciation des influences²⁰. Retenons simplement un arrière-plan commun, selon lequel le physique et la psychologie des peuples peuvent être mis en rapport avec leur milieu naturel et avec leurs usages. Quelles que soient les conclusions qu'ils en tirent, les deux auteurs attachent une attention particulière à l'environnement des peuples. Tous deux caractérisent, par exemple, en des termes très proches, le milieu naturel des Scythes, conjuguant plaine arrosée et froid permanent²¹. Leur fonds commun est enfin sensible dans le choix d'une matière ethnographique singulière, qui touche, par exemple, les femmes sauromates, les nomades scythes et, parmi eux, les Énarées ou Aniarées, « hommes-femmes » réputés impuissants²². Les deux auteurs précisent ainsi quels sont les usages guerriers et matrimoniaux des femmes sauromates, qui montent à cheval, tirent à l'arc et lancent le javelot de leur cheval, ne se mariant qu'après avoir tué plusieurs ennemis.

Passons sur le fait que les recoupements ne soient pas parfaits²³, sur le fait même qu'ils soient au total marginaux à l'intérieur de chacune des deux œuvres. À tout le moins témoignent-ils de centres d'intérêt communs, d'un souci partagé d'interpréter l'homme en fonction de son milieu, sans négliger l'influence des usages propres à son peuple. De ce point de vue, ils s'inscrivent dans une époque où les disciplines historique et médicale, en cours de définition, n'ont pas encore les champs restreints qu'elles auront ensuite²⁴. De même que le traité hippocratique n'hésite pas à s'engager sur un terrain que nous qualifierions d'ethnographique, l'enquête d'Hérodote porte non seulement sur le devenir des sociétés, les événements politiques et militaires et leurs causes, mais aussi sur de nombreux aspects de la vie humaine et naturelle qu'il n'est pas toujours facile de classer selon nos dis-

²⁰ Cf. Lenfant 1991: Hérodote n'accorde qu'une faible part, le plus souvent indirecte, à l'influence des facteurs naturels sur les différences ethniques, qui sont avant tout des différences culturelles (*nomos*), les particularités physiques n'étant pas relevées de manière systématique et moins souvent encore mises en rapport avec l'environnement. N'oublions pas, du reste, que les propos mis dans la bouche de Démarate ou de Cyrus n'ont pas nécessairement vocation à exprimer les convictions d'Hérodote lui-même.

²¹ Respectivement *Airs, eaux, lieux*, 18, Hérodote, IV, 47 ; *Airs, eaux, lieux*, 18-19, Hérodote, IV, 28.

²² Hérodote, IV, 114, 116, 117 // *Airs, eaux, lieux*, 17 ; Hérodote, IV, 46 sqq. // *Airs, eaux, lieux*, 18 ; Hérodote, I, 105, IV, 67 // *Airs, eaux, lieux*, 22.

²³ Ainsi, dans le cas des femmes sauromates, l'auteur hippocratique signale leur particularité physique (elles n'ont que le sein gauche), il en explique la cause (les mères brûlent le sein droit de leurs fillettes) et précise pourquoi les mères agissent de la sorte (pour que les guerrières aient un bras et une épaule plus puissants pour le tir à l'arc), alors qu'Hérodote n'évoque pas une seule fois le fait qu'elles n'aient qu'un sein. D'une manière générale, l'ethnographie d'Hippocrate est soumise à une théorie de l'influence environnementale qu'il s'agit d'illustrer, ce qui n'est absolument pas le cas d'Hérodote.

²⁴ Thomas 2006, p. 64, souligne « how misleading it is to think in terms of the conventional disciplines as they developed in the next generation or two ».

ciplines modernes, toutes choses envisagées tour à tour sur le mode descriptif, narratif ou explicatif. Les champs d'investigation du médecin et de l'historien s'interpénètrent non pas tant en raison d'une influence de l'un sur l'autre que parce qu'ils sont imprégnés des questions que l'on discutait de leur temps dans le milieu ionien dont ils étaient issus²⁵.

Une génération plus tard, le champ des genres littéraires tend à se resserrer, tant dans le domaine médical (*Airs, eaux, lieux* reste unique en son genre) que surtout dans le domaine historique (Thucydide a notoirement fait le choix d'un récit d'histoire politique et militaire dépouillé d'à-côtés qui ne contribueraient pas directement à l'analyse de son sujet).

Thucydide et la médecine : des méthodes en partage ?

Pas plus qu'Hérodote, Thucydide n'était médecin, mais il importe de préciser que l'on perçoit dans son œuvre des affinités très nettes avec l'esprit médical contemporain, des affinités peut-être plus profondes que n'en trahissent les matériaux communs à Hérodote et à *Airs, eaux, lieux*.

Pour ce qui est des données médicales, l'essentiel se concentre dans la fameuse description de l'épidémie qui s'abat sur Athènes en 430 (II, 47-54). Ses rapports avec les écrits hippocratiques sont depuis longtemps débattus. On relève d'abord entre eux de nombreuses ressemblances. Comme bien des médecins, Thucydide s'exprime en tant que témoin oculaire. Il peut même faire plus, puisqu'il a été lui-même victime du fléau. La structure de sa description rappelle celle des *Épidémies*, dans la mesure où il précise d'abord quelles étaient les conditions sanitaires de l'année, rapporte les faits observés, nomme les jours critiques – le septième et le neuvième – et signale les complications qui survenaient chez les patients ayant survécu à ce passage²⁶. Comme les médecins hippocratiques, il propose une description précise des symptômes. Il emploie le même vocabulaire que les écrits médicaux²⁷ – sans que l'on puisse toujours affirmer qu'ils en avaient l'exclusivité. Comme les médecins hippocratiques, il s'intéresse avant tout à la *prognosis*, la prévision de l'évolution des symptômes²⁸. De même, il s'en tient à une analyse rationnelle, dans la mesure où il rejette toute influence divine tant sur le déclenchement de la maladie que sur la fin de l'épidémie, ironisant même sur les anciennes

²⁵ Thomas 2000.

²⁶ Cf. Page 1953, pp. 97-119, à la p. 98.

²⁷ Page 1953, pp. 99-110, montre que la grande majorité des termes employés au ch. 49 se retrouvent dans des traités médicaux, le plus souvent avec le même sens.

²⁸ Page 1953, p. 98.

prédictions que les contemporains crurent ainsi accomplies. Il est enfin remarquable qu'il assigne à sa description précise des symptômes une fonction pratique que l'on attendrait peut-être plus d'un médecin que d'un historien, même si elle se conforme à l'objectif affiché dans la préface de proposer à son lecteur « une acquisition pour toujours » (I, 22) : celle de permettre de reconnaître la maladie si elle venait à se déchaîner de nouveau (II, 48)²⁹.

Certains ont relevé à l'inverse ce qui séparait Thucydide d'Hippocrate³⁰. L'historien a pu observer la maladie sur le long terme et profiter des observations et interprétations de ses concitoyens. Il n'hésite pas à énoncer des constats généraux, qui concernent, d'une part, le processus de contagion par lequel on contractait la maladie, d'autre part, l'immunité qu'acquerrait tout malade qui l'avait surmontée – deux phénomènes qui n'apparaissent pas dans la littérature médicale dont Thucydide n'est absolument pas dépendant ici : les épidémies étaient habituellement expliquées par la corruption de l'air par des miasmes, leur diffusion ne faisant pas entrer en ligne de compte le contact entre personnes. A. J. Holladay et J. C. F. Poole, qui ont attiré l'attention sur cette double originalité, concluent en regrettant que les auteurs hippocratiques n'aient pas pris note des observations de Thucydide, ce qui aurait peut-être changé l'histoire de la médecine³¹.

Sans doute la comparaison est-elle rendue difficile par le fait qu'« il n'existe pas dans la *Collection hippocratique* de description détaillée d'une peste »³². Toujours est-il que, par plusieurs de ses aspects, l'épidémie ne cadrerait pas avec les théories médicales usuelles, non seulement la théorie des miasmes, mais aussi celle selon laquelle les maladies étaient liées à un environnement spécifique³³. Si aucune peste n'est décrite dans la collection hippocratique, c'est peut-être que, comme pour celle d'Athènes, où les médecins désarmés avaient renoncé à l'expliquer et à la soigner, les auteurs médicaux ne pouvaient faire plus que d'en décrire les symptômes, et que le caractère exceptionnel, voire unique, en faisait paraître l'intérêt scientifique limité.

Si Thucydide a proposé la description qu'il a faite, c'est précisément parce qu'il

²⁹ Pugliese Carratelli 1976, pp. 460-473. D'autres rapprochements, plus subtils, ont été proposés par Demont 1983, pp. 341-353.

³⁰ Certains, comme Lichtenthaler 1965, se sont montrés plus sceptiques sur la profondeur de la parenté entre les deux auteurs.

³¹ Holladay-Poole 1979, pp. 282-300. On a contesté l'idée que Thucydide ait compris vingt siècles avant d'autres le phénomène de la contagion. L'historien n'a certes pas compris ni expliqué le phénomène, mais on ne peut nier qu'il ait fait des observations qui auraient pu faire progresser la pensée médicale.

³² Jouanna 1992, p. 296.

³³ Thucydide décrit l'itinéraire d'une maladie venue d'Éthiopie à Athènes en passant par l'Égypte (II, 48, 1).

n'était pas un auteur médical : parce qu'il n'avait pas le même objectif (l'épidémie l'intéresse comme phénomène historique et moral), parce qu'il n'avait pas non plus les mêmes barrières épistémologiques³⁴. Encore faudrait-il établir une distinction entre auteurs médicaux et médecins praticiens présents lors de l'épidémie, car il ne fait guère de doute, selon moi, que le récit de Thucydide repose aussi sur des témoignages et réactions de médecins.

Ces distinctions étant faites, les analogies que nous avons signalées n'en demeurent pas moins essentielles : Thucydide est proche des auteurs médicaux par bien des aspects de sa méthode. Au-delà même de la description de l'épidémie, il manifeste le même esprit rationnel et empirique, le même souci d'explication, le même refus de la causalité divine dans les affaires humaines, poussant ainsi plus loin que ne l'avait fait Hérodote³⁵. Une fois de plus, il ne s'agit pas tant d'influence que de participation à un même esprit scientifique, dont la démarche repose sur la description minutieuse et l'effort d'explication rationnelle, ce qui ne nécessitait pas de la part de l'historien qu'il fût lui-même de formation médicale.

Ctésias ou l'histoire écrite par un médecin : une histoire teintée de médecine ?

C'est le moment de revenir à Ctésias, peu ou prou contemporain de Thucydide, qu'il n'a sans doute pas lu. Il s'agit, cette fois, d'un médecin de formation qui s'est fait historien. Et l'on souhaiterait savoir si sa qualité de médecin eut une quelconque influence sur le contenu et la méthode d'une œuvre historique dont le genre n'était pas étranger dès avant lui aux centres d'intérêts et à la démarche de la médecine hippocratique. La prudence est évidemment requise, dans la mesure où les fragments conservés résultent d'une sélection et d'une condensation qui ont largement privilégié la narration, quitte à sacrifier l'explication, voire la description – ce qui ne facilite pas la conservation de données médicales.

On possède cependant deux passages à caractère médical si affirmé qu'ils nous ont été transmis par des médecins, Galien et Oribase³⁶. Le premier porte sur le traitement qu'il convient d'appliquer à une hanche luxée : alors qu'Hippocrate préconisait de procéder à sa réduction, Ctésias est le premier à le lui avoir reproché, arguant que la hanche ainsi traitée se déboîtait aussitôt (F 67). Passant de la chi-

³⁴ Notons cependant qu'il se contente d'observations sans aller jusqu'à élaborer une théorie de la contagion qui ne devait naître qu'au XIX^e siècle. À tout le moins les théories ne lui ont-elles pas apposé des œillères inhibant ses facultés d'observation, ou ne l'ont-elles pas empêché de décrire l'inexpliqué, voire ce qui contredisait les théories usuelles.

³⁵ Hérodote n'exclut pas l'explication divine de certaines maladies, comme celle des Énarées (I, 105, 4 ; IV, 67, 2).

³⁶ *FGrHist* 688 F 67, F 68. Cf. Lenfant 2004, pp. clix et 219, Tuplin 2004, pp. 323-324.

urgie à la pharmacologie, le second fragment concerne l'usage de l'ellébore. C'est une véritable citation, dans laquelle Ctésias s'exprime à la première personne, disant que, du temps de son père et de son grand-père, les médecins évitaient de prescrire l'ellébore à leurs patients, parce qu'ils ne savaient pas le doser correctement et que le malade pouvait mourir d'étouffement – si bien que les médecins qui se résolvaient à en prescrire commençaient par inviter leur patient à rédiger son testament...

Ces deux fragments appellent trois remarques. Tout d'abord, ils portent sur des pratiques médicales, ce qui les distingue des allusions médicales chez les historiens antérieurs, mais n'est pas sans équivalent dans les écrits historiques de Ctésias lui-même³⁷. Ensuite, ils montrent une médecine consciente de progresser avec le temps. Enfin, ce progrès peut passer par la confrontation avec les écrits antérieurs, la controverse, voire la polémique. Ce sont autant de parentés possibles entre pensée médicale et pensée historique. Il n'est, du reste, pas exclu que ces deux fragments remontent à des écrits historiques plutôt qu'à des écrits médicaux dont l'existence n'est pas autrement attestée³⁸.

Si l'on se tourne à présent vers les fragments remontant sans doute possible aux écrits historiques et ethnographiques, on y décèle un intérêt indubitable pour les questions médicales. On lit, dans les *Indica* comme dans les *Persica*, de même que dans le *traité des Montagnes* et dans celui *des Fleuves* attribués à tort ou à raison au même Ctésias, un grand nombre de notations relatives au corps et à ce qui l'affecte : la santé, la maladie, les blessures, le poison, la guérison et autres phénomènes physiologiques³⁹.

Ctésias signale ainsi la grande longévité des Indiens, mais surtout les maux dont ils ne souffrent pas⁴⁰. Il précise la maladie dont souffre Amytis, une affection de l'utérus, et la prescription d'Apollonidès, qui n'est pas sans rappeler des considérations hippocratiques sur les vertus hygiéniques qu'ont pour les femmes des rapports sexuels réguliers⁴¹. Il évoque volontiers blessures et lésions : accidentelles ou dues à la guerre, dans les *Persica* ; imputables à la faune dans les *Indica*⁴². Il cite des poisons dont il précise en détail les effets⁴³. Il mentionne les vertus curatives

³⁷ Songeons au traitement appliqué par Apollonidès à Amytis, aux drogues indiennes ou à la blessure du roi que Ctésias disait avoir soignée à Cunaxa, sans doute avec des détails aujourd'hui perdus.

³⁸ Cf. Lenfant 2004, p. CLIX ; Tuplin 2004, pp. 324-5, envisage successivement les deux hypothèses dans le détail.

³⁹ Tuplin 2004, pp. 325-340, présente un catalogue des données médicales dans les fragments d'œuvres historico-ethnographiques de Ctésias.

⁴⁰ « Parmi les Indiens, nul n'a mal à la tête, aux yeux ni aux dents, n'a d'ulcère à la bouche ni n'est atteint de gangrène » (F 45 § 32).

⁴¹ F 14 § 44 et n. 575 p. 269.

⁴² Voir, par exemple, F 45 § 33 (lésions dues aux vomissures du serpent pourpre).

⁴³ F 45l, F 45m.

ou préventives de divers éléments : les liquides coagulés au moyen de telle racine sont administrés aux gens qui ont la colique⁴⁴, l'eau de telle fontaine « purifie la dartre blanche et les galeux » et guérit la lèpre blanche⁴⁵, boire dans la corne d'un « âne » indien unicorne préserve des spasmes, de la « maladie sacrée » et du poison⁴⁶. Nombreux sont, comme on voit, les termes techniques désignant les maladies. Tout cela est-il cependant l'exclusivité du médecin ?

Hérodote aussi évoquait des sources curatives⁴⁷, la longévité de peuples lointains⁴⁸ et les soins prodigués par le médecin Démocédès à la reine Atossa, affectée d'un abcès au sein⁴⁹, il mentionne lui aussi la « maladie sacrée »⁵⁰ et décrit plusieurs blessures avec leurs effets⁵¹. Le matériau paraît néanmoins plus abondant chez Ctésias, et ce malgré l'état fragmentaire du texte. L'intérêt singulier de l'auteur pour les drogues, médicaments ou poisons généralement issus de la flore ou de la faune indiennes, peut aussi évoquer celui des médecins de la collection hippocratique pour les produits curatifs exotiques⁵². N'oublions pas non plus qu'en tant que médecin Ctésias était aussi pharmacien, qu'il devait pouvoir fabriquer ses remèdes⁵³ et qu'il eut sans doute à le faire en Perse avec des ingrédients parfois nouveaux. Mais ce qui distingue aussi son récit, c'est la précision clinique qu'il met à décrire les blessures⁵⁴ : il indique volontiers l'impact précis du coup, le chemin parcouru par l'arme à travers la chair, la région atteinte et les effets produits. Ainsi, Cyrus blessa Artaxerxès « à la poitrine à travers sa cuirasse avec juste assez de force pour faire pénétrer le javelot de deux doigts »⁵⁵. Les coups qui président à la mort de Cyrus sont aussi décrits avec une précision étonnante⁵⁶. Il est vrai que la blessure du roi fut soignée par Ctésias lui-même, qui eut sans doute aussi l'occasion de voir le corps de Cyrus. Pour autant, de tels exemples sont loin d'être rares⁵⁷ et sont sans équivalent chez Hérodote.

À vrai dire, les descriptions précises de blessures ne sont pas sans précédent, mais dans un autre genre littéraire, celui de l'épopée. M. D. Grmek notait que « l'auteur de

⁴⁴ *koiliakoi*, F 45 § 35.

⁴⁵ F 45 § 49, F 45 α .

⁴⁶ F 45 § 45.

⁴⁷ Voir, par exemple, IV, 90.

⁴⁸ III, 23.

⁴⁹ III, 133-134.

⁵⁰ III, 33.

⁵¹ Pour Cambyse, par exemple, il précise que « la lame [de son glaive], mise à nu, le frappa à la cuisse » et indique les suites de la blessure : « l'os se caria, la gangrène gagna bientôt la cuisse » (III, 66).

⁵² Sur ce dernier, cf. Thomas 2000, p. 73.

⁵³ Samama 2003, p. 32: « le médecin est aussi pharmacien ».

⁵⁴ Voir aussi Tuplin 2004, pp. 336-337.

⁵⁵ F 20. Cf. F 21.

⁵⁶ F 20.

⁵⁷ On peut se reporter au relevé de Tuplin 2004, p. 336.

Illiade décrit avec une précision anatomique remarquable et non sans une certaine délectation un nombre élevé de blessures très variées chez les guerriers s'affrontant devant l'enceinte de Troie » et que le poète précise volontiers l'arme employée, tout comme la région et l'organe touchés⁵⁸. À l'époque classique, la tragédie poursuit cette tradition : dans les *Phéniciennes* d'Euripide, Polynice pourfend de sa lance le mollet de son frère, Étéocle frappe de la sienne la cuirasse de son frère, puis il enfouit son épée dans le nombril de Polynice jusqu'à toucher ses vertèbres, tandis que Polynice lui enfonce sa propre épée dans le foie. À défaut d'innover totalement, Ctésias n'en est pas moins un cas unique parmi les historiens : ni Hérodote ni Thucydide ni Xénophon n'offrent le même luxe de détails dans la description des blessures.

Cette précision anatomique se retrouve quand il s'agit de dépeindre les effets d'un poison. Ctésias évoque ainsi ceux qui suivent l'absorption de tel poison indien : l'homme qui l'a ingéré est « pris d'un spasme d'une extrême violence ; puis ses yeux se mettent à loucher, son cerveau, comprimé, glisse par ses narines, et il meurt de la façon la plus pitoyable »⁵⁹. Cette minutie caractérise aussi la description des divers supplices perses : jamais on ne trouve chez Hérodote les longs développements qu'offrait la lecture des *Persica* et dont le supplice des auges est pour nous l'exemple le plus frappant⁶⁰. Cette extrême précision distingue enfin, dans les *Indica*, les descriptions d'animaux, tout comme celles des diverses créatures monstrueuses. Ctésias précise ainsi les différentes façons d'évacuer les aliments chez les gens sans anus⁶¹ et, d'une manière générale, il se délecte visiblement à décrire les corps monstrueux, grandes oreilles, petits corps et autres monojambes. Il se démarque, là encore, d'Hérodote, qui marque assez peu d'intérêt pour le corps dans son ethnographie⁶².

Les Modernes reprochent volontiers à l'historien Ctésias d'avoir produit des récits à sensation, faisant volontiers place au merveilleux, et d'avoir polémique vainement avec son prédécesseur Hérodote – deux points qui ne contribuent pas, à première vue, à donner de lui l'image d'un scientifique. D'un autre côté, la controverse, que Ctésias pratiqua en médecine comme en histoire, peut relever d'une démarche critique qui n'est pas étrangère à la réflexion scientifique. Que les fondements de la polémique aient été ou non légitimes aux yeux d'un historien moderne est une autre affaire. Quant au merveilleux, sans doute excessivement

⁵⁸ Grmek 1983, p. 50 sq.

⁵⁹ F 451.

⁶⁰ Sur les supplices perses tels que les décrit Ctésias, voir Lenfant 2004, p. CIX sq.

⁶¹ F 45 § 44.

⁶² Cf. Lenfant 1991, p. 112, n. 6. Thomas 2000 croit déceler chez Hérodote un intérêt pour les phénomènes physiologiques, mais les exemples en sont au total très rares.

mis en relief par la transmission fragmentaire⁶³, sa part est souvent évaluée en fonction de critères anachroniques : un oiseau qui parle, tel le *bittacos* évoqué par Ctésias, n'a-t-il pas semblé merveilleux aux lecteurs tant qu'ils n'avaient pas vu de perroquet ?⁶⁴ Rosalind Thomas a judicieusement signalé que, parmi les « merveilles de la nature » embrassées par l'enquête d'Hérodote, il était impossible de distinguer ce qui relevait d'une enquête scientifique « sérieuse » de ce qui était purement fantaisiste⁶⁵.

Au total, on peut dire que la formation médicale de Ctésias a laissé son empreinte dans son œuvre historique. Elle a pu influencer certaines de ses méthodes d'écriture et de raisonnement : non seulement sa description précise des symptômes et autres phénomènes physiologiques rappelle la littérature proprement médicale, mais on observe parfois aussi un effort de critique rationnelle, qui permet à l'auteur de s'attaquer aux « fables » d'Hérodote⁶⁶ : il a parfois corrigé le récit de ce dernier dans le sens d'une rationalisation, tant en ce qui concerne des épisodes de l'histoire perse⁶⁷ qu'à propos de lois naturelles : ainsi, contrairement à son prédécesseur, qui reprenait apparemment une idée courante⁶⁸, il niait que la couleur de peau noire fût due aux effets du soleil⁶⁹. Mais plus encore que par des aspects de sa méthode, c'est par ses centres d'intérêt et par le choix de la matière que se trahit le regard du médecin – à l'inverse de ce qui se produit chez Thucydide.

On aimerait situer ce cas dans une histoire plus longue, mais la situation documentaire ne s'y prête pas. Il y eut certes d'autres médecins-historiens, à commencer peut-être par Polycritos de Mendè, médecin qui séjourna à la cour d'Artaxerxès II en même temps que Ctésias⁷⁰ : on connaît, sous le même nom, un historien à tendance paradoxographique dont on a conservé quatre fragments, mais il n'est pas exclu qu'il s'agisse d'un simple homonyme⁷¹. Cette incertitude, jointe à la pauvreté de notre information, ne permet aucune conclusion éclairante. Et il n'est guère plus aisé de préciser ce qu'il en fut des historiens-médecins à l'époque

⁶³ Lenfant 1999, p. 120.

⁶⁴ F 45 § 8. Bigwood 1993, pp. 321-327 ; Lenfant 2004, n. 790 p. 295.

⁶⁵ Thomas 2000, p. 163. Appliqué à Ctésias par Tuplin 2004, p. 339, qui n'hésite pas à voir dans les *Indica* une œuvre scientifique.

⁶⁶ T 8, T 13.

⁶⁷ Lenfant 2004, p. 230 n. 56.

⁶⁸ Hérodote, II, 22. Cf. Eschyle, *Suppliants*, 154-5, où les Danaïdes sont qualifiées de « race noire, frappée par le Soleil ».

⁶⁹ F 45 § 19.

⁷⁰ Plutarque, *Artaxerxès* 21, 3.

⁷¹ *FGrHist* 559. Cf. Ziegler 1952, col. 1760-1761. Lenfant 2004, p. xxxv n. 117, et Tuplin 2004, p. 318-319, trouvent l'identification tentante, tandis que Stronk 2004-2005, p. 105, la juge très improbable.

hellénistique et romaine. Quelques figures émergent ici et là, sur lesquelles nous n'avons que de maigres données. On peut citer le cas de Luc, le rédacteur du troisième évangile, Grec d'Antioche qui était médecin de profession et suivit Paul dans ses voyages d'évangélisation⁷² : il entend travailler en historien fondant son récit sur des témoignages oculaires⁷³. En ce même premier siècle de notre ère, une inscription évoque Hermogénès de Smyrne⁷⁴, qui fut, lui, un auteur fécond dans l'un et l'autre domaine : il avait écrit près de 70 traités médicaux (*iatrika*), mais aussi une quinzaine d'ouvrages historiques (*historika*) portant sur des sujets variés : sur Smyrne, sur la sagesse d'Homère, sur sa patrie, sur les fondations en Asie, sur les fondations en Europe, sur les îles, sur les distances en Asie, sur les distances en Europe, sur les manœuvres de guerre, à quoi s'ajoute un catalogue chronologique des Romains et des Smyrniens. Ce cas atteste que, d'un côté, l'écriture médicale et l'écriture historique pouvaient être assumées par une seule et même personne (comme cela avait peut-être été le cas de Ctésias), mais aussi que les lecteurs, tout en leur reconnaissant une égale dignité, les distinguaient nettement comme étant de genres séparés : d'un côté, des ouvrages techniques, de l'autre, un genre un peu « fourre-tout » répondant à des curiosités extrêmement variées. Rappelons pour finir, et sans prétendre à l'exhaustivité, le cas de ce Callimorphos par lequel nous avons commencé et qui, ayant été médecin militaire dans l'armée romaine en campagne contre les Parthes, avait composé des *Histoires parthiques*. On a vu qu'il affichait ostensiblement sa qualité de médecin, affirmant apparemment sous forme générale que le médecin était, de par sa culture, parfaitement apte à écrire l'histoire. Qu'il ait rappelé sa qualité de médecin militaire en tête de chacun des livres de son histoire, au point d'en faire sourire Lucien, suggère qu'il se prévalait de cette position de témoin oculaire pour indiquer la qualité de son information sur la guerre, sujet de son récit. Sa fierté de médecin allait même plus loin, puisqu'au dire de Lucien, qui semble soupçonner une intention, l'auteur écrivait en langue commune un récit commencé en dialecte ionien, ne gardant plus d'ionien que des mots comme « médecine » et « maladie » – manière, sans doute, de rappeler au lecteur sa prestigieuse filiation hippocratique. On est plus que démuné pour juger de ce médecin-historien dont il ne reste rien que les moqueries d'un Lucien.

Était-il donc vraiment « naturel pour un médecin d'écrire l'histoire » ? Ce n'est pas ce qu'incite à penser l'examen que l'on vient de proposer et dont le bilan est

⁷² *Épître aux Colossiens* 4, 14 ; *Épître à Philémon* 24.

⁷³ Luc, 1, 1-4.

⁷⁴ *FGrHist* 579 T 1, Petzl 1982, n° 536 ; Samama 2003, n° 194. On identifie généralement ce Hermogénès avec le tenant d'Érasistrate mentionné par Galien. Les autres identifications sont très incertaines (cf. Petzl).

au total bien maigre. Le cas de Ctésias de Cnide reste apparemment exceptionnel : sa vocation historique est étroitement liée aux circonstances de sa vie de médecin, à sa culture lettrée d'abord, à son expérience de l'exil et de la cour ensuite, et son récit historique, où abondent de manière singulière les notations précises sur le corps, sa santé, ses souffrances et ses anomalies, porte sans doute la marque d'un regard de médecin. Pour être rare, la conjonction de ces intérêts n'est sans doute pas un hasard à une époque d'affirmation des sciences de l'homme où s'interpénétraient encore des curiosités d'ordres variés. À la génération précédente, Hérodote et Hippocrate avaient manifesté un commun intérêt pour des phénomènes affectant l'homme dans ses diverses dimensions, prêtant une attention particulière à son milieu naturel, mais aussi à son environnement culturel. Chez Thucydide aussi, on distingue des affinités certaines, quoique différentes, avec l'esprit médical de son temps. Sa description de l'épidémie rappelle à plus d'un titre l'approche analytique des écrits hippocratiques et, d'une manière générale, son interprétation rationnelle des affaires humaines s'apparente à l'effort similaire des médecins de son temps.

Foyer d'origine, culture lettrée, pratique du voyage, attention prêté aux données concrètes, souci de la preuve, démarche empirique, recours à l'observation personnelle et aux témoignages extérieurs, confrontation aux écrits antérieurs : autant de points communs possibles qui expliquent que Ctésias n'eut pas à faire un grand écart – sans compter que, comme s'en plaint Lucien, n'importe qui pouvait s'improviser historien sans disposer d'une formation particulière.

Pourtant, les affinités entre historiens et médecins sont au total superficielles et variables. Les ressemblances observées correspondent rarement à une identité de vues, de méthodes ou d'objectifs. Le médecin est à la fois plus orienté vers la pratique et plus avide de lois générales, au risque de négliger parfois ce qui ne s'y plie pas. Si les médecins-historiens nous apparaissent si rares, c'est sans doute moins le fruit d'un hasard documentaire que de raisons intrinsèques, parce que la science médicale n'orientait pas en soi vers l'écriture de l'histoire.

Bibliographie

- Althoff 1993 = J. Althoff, *Herodot und die griechische Medizin*, in K. Döring-G. Wöhrle (ed.), *Antike Naturwissenschaft und ihre Rezeption*, Bamberg 1993, pp. 1-16.
 Bigwood 1993 = J. M. Bigwood, *Ctesias' parrot*, *Classical Quarterly* 43, 1993, pp. 321-327.
 Briant 1996 = P. Briant, *Histoire de l'empire perse*, Paris 1996.
 Chaniotis 1988 = A. Chaniotis, *Historie und Historiker in den griechischen Inschriften : epigraphische Beiträge zur griechischen Historiographie*, Stuttgart, 1988.
 Demont 1983 = P. Demont, *Notes sur le récit de la peste athénienne chez Thucydide et sur ses rapports avec la médecine grecque de l'époque classique*, in F. Lasserre-P.

- Mudry (éd.), *Actes du IVème colloque international hippocratique*, Genève 1983, pp. 341-353.
- Dorati 1995 = M. Dorati, *Ctesia falsario?*, *Quaderni di storia* 41, 1995, pp. 33-52.
- Griffiths 1987 = A. Griffiths, *Democedes of Croton. A Greek Doctor at the Court of Darius*, in A. Kuhrt-H. Sancisi-Weerdenburg (ed.), *The Greek Sources*, Achaemenid History 2, Leiden 1987, pp. 37-51.
- Grmek 1983 = M. D. Grmek, *Les Maladies à l'aube de la civilisation occidentale*, Paris 1983.
- Heinimann 1972 = F. Heinimann, *Nomos und Physis. Herkunft und Bedeutung einer Antithese im griechischen Denken des 5. Jahrhunderts*, Darmstadt 1972.
- Holladay-Poole 1979 = A. J. Holladay-J. C. F. Poole, *Thucydides and the Plague of Athens*, *The Classical Quarterly*, N.S., 29/2, 1979, pp. 282-300.
- Jouanna 1992 = J. Jouanna, *Hippocrate*, Paris 1992.
- Jouanna 1996 = J. Jouanna, *Hippocrate. Airs, eaux, lieux*, Paris 1996.
- Lateiner 1986 = D. Lateiner, *The empirical element in the methods of early Greek medical writers and Herodotus : a shared epistemological response*, *Antichthon* 20, 1986, pp. 1-20.
- Lenfant 1991 = D. Lenfant, *Milieu naturel et différences ethniques dans la pensée grecque classique*, *Ktèma* 16, 1991, pp. 111-122.
- Lenfant 1999 = D. Lenfant, *Peut-on se fier aux fragments d'historiens ? L'exemple des citations d'Hérodote*, *Ktèma* 24, 1999, p. 120.
- Lenfant 2004 = D. Lenfant, *Ctésias de Cnide. La Perse. L'Inde. Autres fragments*, Paris 2004.
- Lichtenthaeler 1965 = C. Lichtenthaeler, *Thucydide et Hippocrate vus par un historien-médecin*, Genève 1965.
- Marasco 1996 = G. Marasco, *Les médecins de cour à l'époque hellénistique*, *REG* 106, 1996, pp. 435-466.
- Page 1953 = D. L. Page, *Thucydides' Description of the Great Plague at Athens*, *Classical Quarterly*, N.S., 3, 1953, pp. 97-119.
- Petzl 1982 = G. Petzl, *Die Inschriften von Smyrna*, I, Bonn 1982.
- Pugliese Carratelli 1976 = G. Pugliese Carratelli, *Ippocrate e Tucidide*, in *Scritti sul mondo antico*, Napoli 1976, pp. 460-473.
- Samama 2003 = E. Samama, *Les médecins dans le monde grec. Sources épigraphiques sur la naissance d'un corps médical*, Genève 2003.
- Stronk 2004-2005 = J. Stronk, *Ctesias of Cnidus. From Physician to Author*, *Talanta* 36-37, 2004-2005, pp. 101-122.
- Thomas 2000 = R. Thomas, *Herodotus in Context. Ethnography, Science and the Art of Persuasion*, Cambridge 2000.
- Thomas 2006 = R. Thomas, *The intellectual milieu of Herodotus*, in C. Dewald-J. Marincola (ed.), *The Cambridge Companion to Herodotus*, Cambridge, 2006, pp. 60-75.
- Tuplin 2004 = C. Tuplin, *Doctoring the Persians : Ctesias of Cnidus, Physician and Historian*, *Klio* 86, 2004, pp. 305-347.
- Ziegler 1952 = K. Ziegler, s.v. Polykritos [7], *RE* XXI, 2, 1952, col. 1760-1761.